

### Chapitre 3 : Mon enfance (1939 – 1945 : 2 – 8 ans)

#### **Mémoire de la famine**

Mon enfance a affronté les années dures de 1939 à 45. L'influence de la guerre qui coïncidait avec le ravage causé par l'invasion des sauterelles ont produit un résultat néfaste aboutissant à une famine étalée sur plusieurs années. Bien que nous, dans la région d'Aoulef, n'ayons pas eu cette famine au degré qui moissonne des âmes d'une manière exterminante, la population au Tidikelt n'en était pas moins épargnée. Les régions du Touat, Timi, Gourara, Saoura ont été profondément touchées par la pénurie de denrées alimentaires. La palmeraie de la région d'Aoulef participait à l'amortissement relatif. Les dattes, principale nourriture, sont devenues rares à trouver. Le prix a augmenté tellement qu'il est devenu vertigineux. Les jeunes ne trouvaient aucune activité rémunérée pour se subvenir. L'achat des denrées n'était plus à la portée de tous. Ceux qui en ont la possibilité se camouflaient pour montrer qu'ils étaient comme les autres apparemment. La mesure de dattes introuvable et celui qui avait la chance d'en trouver, il la payait très chère. Il fallait travailler plusieurs jours pour obtenir le prix d'une mesure qui était l'équivalent de deux kg de dattes. La mendicité est apparue non seulement parmi les pauvres mais aussi parmi ceux qu'auparavant on considérait en possession de l'autosuffisance. Les circonstances ont enlevé la voile qui jusque là, maintenait le secret pour ceux qui essayaient de camoufler la réalité par leur courage, de se placer dans le rang honorable de la société.

Ma mère, digne de sa personnalité, fière de sa capacité de supporter les difficultés, s'accrochait par tous les moyens de cacher son besoin. Un jour, il n'y avait rien à manger à la maison. Je lui ai réclamé pleurant de la nourriture. Pour me consoler, elle m'a demandé d'attendre. Elle a dressé, comme d'habitude à chaque nuit, le trépied composé de trois morceaux de briques coniques en terre pisée. Elle y a placé quelques morceaux de bois de palmier. Elle a préparé la marmite, y a mis de l'eau faisant semblant d'y mettre également de la nourriture et l'a placée sur le trépied. A l'aide d'un briquet pittoresque formé d'un silex, d'un morceau de moelle de tige de sorgho et du fer d'acier appelé « z'nad », un, deux ou trois fois elle a glissé en

frappant fort et rapidement l'acier sur le silex. L'étincelle a jaillit vers le haut, le feu a pris sur le morceau de moelle précédemment cuit et brûlé au bout. Une fumée est apparue montante vers le haut, semblable à une cigarette dégageant une odeur agréable. Aussitôt, elle a soufflé doucement sur la moelle. La braise est devenue rouge. Elle a cassé la partie brûlée dans le tissu de fibre de palmier pour que la braise ne tombât pas. Secouant vivement, une fumée s'en est dégagée et pif ! Un feu jaunâtre s'est allumé. Pour moi ce spectacle illusoire était comme une séance magique. La flamme précédée d'une fumée légère montant vers le ciel dont la flamme s'est réveillée d'un coup. Elle a introduit la flamme qui entamait le bois au milieu du trépied. La couleur jaunâtre de la flamme illuminait la figure de ma mère. Préoccupé par tout ce qui se passait, je ne me sentais plus avoir faim. «Je vais te raconter, m'a dit ma maman, en attendant que notre dîner soit cuit, de très belles et douces histoires». J'ai sauté de plaisir ! Me mettant droit devant elle, couché à plat ventre, avec les oreilles bien ouvertes, mes coudes à même le sol, mon menton entre mes deux mains collées aux joues.

- Un jeune homme et une jeune fille se marient, a-t-elle raconté. Ils obtiennent un garçon et une fille. Le mari va chaque matin au jardin pour y travailler, la femme reste à la maison, s'occupe des enfants, des animaux, fait le ménage, la cuisine...

Quelques instants après, emporté par le sommeil, je n'entendais plus rien, ne me rappelant de plus rien. Je ne causais plus de pitié qui brûle le cœur, la maman est tranquille.

Le lendemain matin de bonne heure, je me suis réveillé, me trouvant dans un lieu autre que celui en voisinage de la marmite la veille. J'ai quitté en courant la maison, en sanglot et rejoignis ma tante Zohra qui me gâtait.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu as mon cœur ?

Elle m'a demandé en me ramassant dans ses bras.

- Hier, Lilli, me regardait, me regardait, et quand elle m'a vu endormi, elle a mangé entièrement seule le dîner. Elle ne m'en a rien donné.

Elle a appelé ma tante Aïcha et m'a dit.

- Raconte ce que t'est arrivé.

J'ai raconté. Elles ont éclaté de rire.

- Reste ici un petit moment, m'a dit ma tante Zohra. Je vais voir ta maman et je vais la gronder sévèrement.

Satisfait de la décision prise en ma faveur et de la sanction au désavantage de ma mère, me sentant vainqueur, je me suis arrêté de pleurer. Entre temps, ma tante Zohra s'est débrouillée à trouver de quoi manger, aliments cuits et l'en a mis dans la marmite. En accord avec ma mère, elles ont joué le tour.

- Mon cœur, m'a dit ma tante Zohra, je suis venue la gronder mais j'ai découvert qu'elle n'avait pas tout mangé. Ta part a été laissée dans un récipient caché dans la cuisine pour que les chats ne le mangeassent pas. Et pourquoi n'en as-tu pas demandé à Lilli le matin une fois levé ?

Lilli était un surnom donné à ma mère par moi seulement car elle me faisait danser en tapant les mains répétant le refrain «aham Lilli daouaia». Elle a réchauffé la marmite et m'a servi à manger dans une cuvette.

- Regarde, voici ta part, m'a-t-elle tendu le récipient. Maintenant mange, mon fils.

Affamé et empressé, j'y ai plongé ma main !

- Oh ! Arrête ! Qu'est-ce que tu fais ? m'a annoncé ma tante. As-tu pensé à laver tes mains ? Qu'est-ce que je te dis toujours ? Tu n'écoutes jamais les conseils, comme tu es têtu !

Sans dire un mot, honteux je me dirige vers la jarre en argile cuite au coin dans la cour centrale de la maison. J'en ai versé un peu d'eau dans un récipient. Et d'un faux mouvement, en la redressant, la jarre s'est renversée. La totalité du contenu s'est échappée en un clin d'œil. Une petite marre s'est étendue dans la cour. Pour la remplir la femme devait aller à la fontaine de la foggara à 200m loin de la maison. Oh ! Mon Dieu que faire ? Où allons-nous passer la nuit ? Je me suis sauvé en courant !

- Reviens immédiatement, m'a dit ma tante.

J'ai obéi revenant la tête baissée.

- Ce n'est pas l'hiver, a-t-elle dit, pour dormir sous le toit, ce n'est pas l'été pour la passer sur la terrasse.

En cette période de printemps la cour intérieure était la seule place convenable pour le sommeil à l'aise. J'ai redressé la jarre.

- Lave tes mains, m'a ordonné ma tante Zohra.

J'ai exécuté la tête baissée pour cacher mon geste fautif.

- Maintenant mange, m'a-t-elle dit.

J'ai rejoint mon assiette et entamé à la main de la nourriture délicieuse que recevait une bouche affamée. Ma tante me fixait admirablement des

yeux avec une surveillance affective de pitié simultanée de joie se sentant finalement rassurée vis à vis de cet enfant trésor pour elle.

### **Scolarisation du petit-fils de l'esclave Hamadi**

Durant les six premières années de mon enfance, je me sentais vivre tellement heureux en tant que garçon unique gâté par mes deux tantes au milieu de deux filles. Elevé par ma mère, à l'absence de mon père, qui allait au loin pour pêcher ce que la nature peut lui offrir sur place et afin de subvenir à nos besoins quotidiens. A l'âge de six ans environ, on m'a intégré à l'école coranique. Le premier jour de l'entrée de l'élève nouveau, sa famille a offert de la nourriture aux élèves. Le repas contenaient une soupe de blé appelée (lah'sa). Le petit, muni d'une tablette neuve en bois, vierge, et d'une somme d'argent, valeur non exigée à remettre au Taleb (maître de l'école coranique). Ce jour-là, les élèves étaient non seulement heureux parce qu'ils avaient à manger, mais, à la venue de chaque nouveau ou nouvelle, les élèves étaient exonérés du cours de soir. A l'époque, le Taleb était rémunéré en nature par les parents d'élèves. Durant la semaine, les enfants avaient congé mercredi après-midi, mais cours au soir, jeudi toutes la journée et vendredi matin. Comme le Taleb n'était pas payé en espèce, l'élève devait apporter chaque mercredi matin une quantité de noyaux de dattes appropriée à l'âge. Les élèves doivent les chercher et les ramasser dans la palmeraie pendant les jours de vacances. Pour le cours de soir en hiver, chaque élève devait se présenter muni d'un peu de bois pour faire le chauffage et l'éclairage. Cette participation était appelée «haloul». Quelques mois après, le Taleb, l'enseignant religieux qui dirige la prière à la mosquée, a remarqué que je m'y intéressais avec attention à cette activité et il m'a accordé une intention particulière. Il paraît que j'étais respectueux, gentil mais souvent distrait, dans la lune et parfois, je marchais sans faire attention devant moi. J'étais un peu malin pour faire une apparence d'être un peu naïf et dépourvu de vigilance. Mais je m'intéressais à écouter tout ce qu'il tombe des lèvres des adultes faisant semblant de m'occuper de mes jeux.

Quant à El Ourfat, la plus importante fête pour les enfants scolarisés, elle se faisait à Aid El-fitre et à Aid El-Adha. Pour les préparatifs, chaque élève apportait au Taleb quelques œufs et un peu d'argent. A l'aide de quelques grands, il fait sur chaque tablette un dessin mosaïque coloré très

joli que les plus jeunes naïfs aimaient beaucoup. Chaque élève devait le conserver intact pendant toutes les vacances qui dureraient deux semaines. Pour les enfants, cette fête représentait ce qu'il y avait de plus joli pour eux. Les préparatifs commençaient cinq jours avant d'Aid El-Adha et de même pour Aid El-Fitr. Le jour de la sortie est le plus important. Les enfants de chaque école coranique quittaient ensemble leur établissement le matin de bonne heure. Ils étaient encadrés de leurs maîtres et de quelques notables. Ils visitaient quelques cimetières citant des versets coraniques et demandaient la bénédiction de Dieu pour eux, leurs parents et pour toute la population du village. A part deux ou trois adultes qui restaient avec eux, les autres quittaient la cérémonie. Ensemble ou par groupes, les élèves sillonnaient les ruelles de plusieurs quartiers, maison par maison. Devant la porte de chaque foyer, les élèves et adultes récitaient des versets coraniques un à un suivi d'un intervalle pour la répétition et à chaque fois : «Allahou ma amène. (Oh ! Dieu accordez ! )» L'arrêt durait de cinq à six minutes au moins. Après dans un silence absolu, ils levaient tous leurs mains vers le ciel demandant à Dieu d'offrir la bénédiction à cette famille. Ils glissent leurs mains sur la figure trois fois. La dame ou l'homme qui représentait la famille était présent pendant toute la séance. Avant de quitter, ce représentant leur remettait des dattes, céréales ou une somme d'argent parfois en plus. A la fin, tous les groupes se réunissaient chez le Taleb. La totalité de la quantité obtenue était mise à la disposition de ce dernier. Il en remettait à chaque élève une poignée. A son tour il l'apportait chez lui. Cette petite quantité, on la considérait contenant un secret divin qui introduisait le bonheur dans la maison.

Une tournée pareille se faisait une fois par an au jour de l'Achoura. L'Achoura était le dixième jour du mois El Moharrem. Le mois suivant après Aid El-Adha. Un jour avant au début de la nuit, les élèves de l'école coranique sillonnaient les quartiers de maison à maison pour citer des versets coraniques. Ce jour-là, on leur offrait des crêpes. De retour chez le Taleb, ces crêpes étaient partagées entre les élèves. Quant à moi, bien qu'il y eût des plus âgés et plus grands, le Taleb voyait en moi la qualité de surveiller mes camarades pendant ses absences. Cette sublimité m'a nourri d'une supériorité et d'une fierté qui me poussaient à faire obstacle à quiconque tentait de me dépasser parmi mes camarades.

L'école coranique était considérée non seulement un lieu où apprendre à lire et à écrire, mais à gagner la bénédiction divine pour les parents qui y introduisaient leurs enfants. Et on croyait qu'elle offrait aussi une sorte de protection que les anges assuraient pour les enfants innocents qui n'ont pas encore commis de péché. Pour en bénéficier, les adultes se présentaient devant Dieu avec ces enfants, faisant le tour du village en citant des prières verbales à haute voix «Ya latif (Oh Dieu généreux)» deux fois par an après le coucher du soleil ou chaque fois qu'une maladie contagieuse envahissait la population. A chaque fois, on se présentait devant les cimetières, y gardant le silence absolu durant plusieurs minutes et levant les mains vers le ciel comme si on demandait à ces morts d'intervenir auprès de Dieu d'avoir pitié envers nous pour chasser ce mal.

### **Souvenirs de l'enfance**

Voici le déroulement de quelques événements de la vie quotidienne de mon enfance. Je me rappelle, dès l'âge de moins de trois ans, d'avoir commencé à me rendre compte de mon existence. Un grand malheur a failli m'offrir à la mort. Au milieu de la cour intérieure de la maison, au début de la nuit en été, en train de jouer à rouler un petit couffin qui me paraissait énorme à l'époque, lorsqu'un cri strident qui perçait les oreilles a échappé de ma bouche répétant en sanglot : «Garcha ! Guercha !» C'était la morsure d'un scorpion. Bien que je n'eusse même pas encore eu l'âge de la conscience de sentir, réfléchir et juger, ce mal aigu occupait profondément l'esprit. Je m'en ai rappelé à jamais. On dit que cela est venu de se passer à l'instant. De même que je ne savais ni encore parler et ni comprendre le message, je retiens encore les paroles que ma mère répétait. Elle pleurait me prenant dans ses bras et se déplaçait courant vers le secours de ma tante Zohra. « Ya moula jda oulmaâruf ya rabi hen ou rouf», qui signifiait «oh, Dieu sauveur et généreux, ayez pitié !». Traversant le grand couloir de la maison de ma tante, moi dans les bras de ma mère, ma conscience s'est envolée. Je ne voyais plus rien. On a du certainement me faire les soins adéquats pour me sauver la vie. En général on faisait venir un Taleb (un religieux) pour lire sur la morsure quelques versets coraniques. Comme le venin faisait refroidir le cœur, on faisait boire à la victime des liquides chaudes contenant des matières de quelques herbes conçus comme médicaments calmants.

A cet âge, j'ai commencé à prendre une mauvaise habitude qui progressivement débutait à gagner ma conduite. On ne donnait pas de thé aux très jeunes. Ma tante Zohra remarquait que de temps en temps je volais le thé de mon cousin. Je la surveillais et quand elle allait chercher de l'eau à la foggara, je me suis hâté de mettre le cou de la théière dans ma bouche et j'en ai absorbé une quantité. Elle a préparé une théière comme d'habitude contenant une boisson pigmentée, l'a déposé au chaud dans la cendre à la cheminée. J'ai fait comme auparavant. La brûlure à la bouche m'était tellement aiguë que je m'enroulais par terre. Depuis je ne faisais plus la tentation pareille.

Un accident : c'est ce qui m'a marqué profondément et qui demeure à jamais inoubliable. Pour moi, c'était la chose la plus affreuse ! C'était la première fois de ma vie que j'ai vu le sang humain jaillir abondamment. Mon père faisait son travail de cordonnier. J'étais à côté de lui. Ma sœur Zohra allongée, couchée sur un petit tapis au pied du mur. Il s'est levé pour prendre une paire de ciseaux suspendus à un clou au mur. Un faux mouvement a laissé tomber cet outil d'une hauteur de deux mètres sur la sourcille de la petite qui n'avait même pas encore deux ans. Une entaille sérieuse s'y est faite. N'étant pas loin, je la voyais. Je me suis mis à m'enrouler par terre sanglotant sentant une douleur qui m'ouvrait le cœur ! C'est l'effet du choc que produisait la vue du sang chez l'esprit encore vierge d'un enfant. Cette blessure profonde a laissé sur sa figure une cicatrice visible. C'est ce qui m'a plus tard poussé à interdire à mes enfants d'assister à l'égorgeement du sacrifice d'Aid El-Adha.

A cette période d'âge je me rappelle: chaque année durant le mois d'el Bayed (mois qui suit El Moharem) tous les jeunes garçons doivent porter une boulette en étoffe contenant une quantité de matières d'herbes et de minerais suspendue à la jambe droite. Mais pas les filles. On considérait que les djenoun' (les diables) étaient libres pendant ce mois et qu'ils frappaient seulement les jeunes mâles. Ceux qui portaient cette boulette étaient épargnés. A la fin du mois, une équipe de deux vieilles femmes portait une palme verte de palmier dattier et d'une maison à l'autre s'arrêtait devant la porte en chantant : « ya dar en nehli barra ». Cette parole devait être un reste de l'ancien berbère qui voulait dire « malheur dehors ! » Elles secouaient cette palme légèrement. La maman de chaque maison sortait, enlevait la

boulette de la jambe de son fils, l'attachait à une feuille de cette palme et enjambait trois fois cette même palme. A chaque fois elle crachait par terre puis remettait ce qu'elle pouvait avoir en matière, dattes, céréales ou argent. Il n'y avait aucune exigence, pourvu qu'on ne les laissa pas partir sans leur offrir quelque chose. A la fin de la mission, cette palme était jetée dans un gouffre loin de la localité considérée habitée par les djenoun'. On conseillait aux jeunes d'éviter cet abîme grouillant de maux invisibles. On croyait que le diable était capable de détruire celui qui y met les pieds. Cette superstition est bien plus détaillée dans l'écrit sur le Tidikelt.